

Fiction & Cie

Alain Mabanckou
**Les cigognes
sont immortelles**

roman



Seuil

LES CIGOGNES
SONT IMMORTELLES

Fiction & Cie



Alain Mabanckou

LES CIGOGNES
SONT IMMORTELLLES

roman

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
«Fiction & Cie»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-130452-7

© Éditions du Seuil, août 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

*à la mémoire de ma mère Pauline Kengué,
de mon père Roger Kimangou
et de mon oncle René Mabanckou*

*pour le Capitaine
pour l'Immortel*

et pour toutes ces cigognes qui volent au-dessus de nos têtes

Samedi 19 mars 1977

La parcelle

Maman Pauline dit souvent que lorsqu'on sort il faut penser à mettre des habits propres car les gens critiquent en premier ce que nous portons, le reste on peut bien le cacher, par exemple un caleçon gâté ou des chaussettes trouées.

Je viens donc de changer de chemise et de short.

Papa Roger est assis sous le manguier, au bout de la parcelle, très occupé à écouter notre radio nationale, La Voix de la Révolution Congolaise, qui, depuis hier après-midi, ne passe que de la musique soviétique.

Sans se retourner, il me donne des consignes :

– Michel, ne traîne pas sur ton chemin ! N'oublie pas les courses de ta mère, mon vin rouge, mon tabac, et ne perds pas ma monnaie !

S'il me rappelle de ne pas traîner c'est parce que j'ai l'habitude d'admirer les voitures des capitalistes noirs du côté de l'avenue de l'Indépendance en me disant que je ne les reverrai plus dans ma vie. Je reste debout à les regarder, à imaginer que plus tard j'en achèterai une, que je la cacherai

le soir dans un garage surveillé par des bouledogues auxquels je ferai boire du Johnnie Walker Red Label mélangé avec de l'alcool de maïs pour les rendre dix fois plus méchants que les chiens des Blancs du centre-ville. Ces pensées ne me quittent plus, j'oublie les courses de Maman Pauline, je ne me souviens plus que Papa Roger m'a aussi commandé du vin rouge et de la poudre de tabac qu'il enfonce dans les narines et qui lui fait couler des larmes.

Mon père s'inquiète également pour sa monnaie, du fait que j'ai un problème depuis l'école primaire : les poches de mes shorts sont quelquefois percées, j'y cache des bouts de fil de fer qui me servent à réparer mes savates en plastique au cas où elles tomberaient en panne en pleine rue. Donc, au lieu de mettre la monnaie dans ces poches, je la serre fort dans la main droite. Malheureusement, au moment où je salue les papas et les mamans du quartier que je croise sur ma route (c'est obligatoire de le faire pour qu'ils n'aillent pas rapporter n'importe quoi chez mes parents), eh bien, la monnaie tombe par terre. Je dois la ramasser sans tarder sinon les gaillards qui fument le chanvre dans les coins des rues vont s'en emparer pour acheter des cadeaux à ces filles très maigres, les *évadées*, qui vadrouillent avec eux. Si nous les appelons les *évadées* c'est de leur propre faute : elles ont fui le domicile de leurs parents, elles sont habillées comme si elles n'étaient pas habillées, on voit tout gratuitement, elles n'ont pas honte de ça, et en plus elles acceptent de faire avec n'importe quel garçon des choses que je ne vais pas étaler ici, autrement on va encore dire

que moi Michel j'exagère toujours et que parfois je suis impoli sans le savoir...

Avant de sortir de notre parcelle, je la regarde en détail. Il y a des fils barbelés tout autour. L'entrée c'est juste quatre planches assemblées, avec des espaces pour que nous sachions d'avance qui veut entrer chez nous. Autrefois, pour embrouiller Maman Pauline et Papa Roger, je passais entre ces fils barbelés, d'abord une jambe, puis l'autre, je me retrouvais dehors sans être blessé, et j'allais avec mes camarades du côté de la rivière Tchinouka pour chasser les hirondelles et les tisserins gendarmes. Mais tout ça c'était quand je fréquentais l'école primaire, et vu que je suis maintenant au collège des Trois-Glorieuses, je peux sortir par la porte.

C'est Maman Pauline qui a acheté cette parcelle, et elle a chargé son petit frère, Tonton Mompéro, de nous bâtir une maison. C'était trop cher de construire en dur, la nôtre est donc en planches. Les Ponténégrins donnent un surnom à ce genre d'habitations, ce sont des « maisons en attendant ». Moi je ne suis pas d'accord avec ça car dans ce quartier il y a beaucoup de familles qui voulaient montrer qu'elles étaient riches, elles ont commencé en dur, puis n'ont jamais posé les fameuses fenêtres qui empêchent d'entendre les bruits du dehors car elles coûtent très cher. Est-ce que ce ne sont pas plutôt ces familles qui ont des « maisons en attendant » ? La nôtre, au moins elle est terminée pour de bon, il n'y a plus rien à ajouter, elle est en planches d'okoumé avec un

toit de tôles et des fenêtres en contreplaqué. On a deux chambres : une pour moi, une pour Maman Pauline et Papa Roger. Dans celle de mes parents ça sent la naphtaline vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Cette odeur chasse les cafards et autres insectes qui abîment les wax de ma mère. Le lit est bien rangé grâce à Papa Roger qui a copié la technique des femmes de chambre de l'hôtel Victory Palace où il travaille. D'ailleurs sa patronne, Madame Ginette, est contente de lui : c'est rare de rester vingt ans dans un travail d'hôtel sans dérober les belles nappes de table et surtout les draps fabriqués en Europe.

Dans les chambres de l'hôtel Victory Palace les draps sont tout blancs, Maman Pauline ne veut pas de ça chez nous, elle pense que la couleur blanche c'est pour les cadavres à la morgue de l'hôpital Adolphe-Cissé, elle préfère donc mettre ses propres wax très colorés. Moi ce que j'aime dans leur lit ce sont les grands oreillers et les dessins que ma mère a tricotés dessus : deux oiseaux qui s'embrassent avec leur bec, le plus gros c'est Papa Roger, le plus mince c'est Maman Pauline elle-même. Avec ces oreillers le sommeil est forcément agréable, sans les lions et les panthères qui aiment dévorer les gens dans les rêves au lieu de dévorer les bêtes méchantes de la catégorie des serpents venimeux ou des scorpions.

Puisque nous n'avons que deux chambres, ça pose beaucoup de complications quand les villageois de notre famille débarquent à Pointe-Noire et ne savent pas où dormir. On ne va pas les chasser, on ne va pas leur dire

qu'on ne les connaît pas, alors on les fait coucher au salon sur des nattes parce que s'ils dorment sur de vrais lits ils vont se vanter que c'est maintenant leur maison à eux, et ils y resteront jusqu'à leur mort. En plus de ça, si Maman Pauline et Papa Roger meurent avant eux, ils me jetteront dehors pour hériter de tout.

Dans le salon nous avons une table qui bouge beaucoup, et ma mère dit qu'elle est handicapée, qu'elle a un pied malade. J'ai pour mission d'équilibrer ce pied avec deux petits cailloux quand des personnes importantes viennent manger chez nous. Ces cailloux, je les cache dans l'armoire près de la fenêtre, le seul meuble dont Maman Pauline a hérité il y a deux ans, après la mort de Tonton Albert Moukila qui travaillait à la Société Nationale d'Électricité, la SNE. Des parents villageois venus pour les funérailles se sont rués sur tous les biens de son grand frère, ils ont demandé à mes cousins de dégager de la nouvelle maison que leur papa avait construite pour eux au quartier Comapon et de se débrouiller ailleurs avec la famille de leur maman. Cet oncle était très gentil, il offrait le courant aux gens de notre ethnie qui n'habitaient pas très loin de sa parcelle, au quartier Rex. Nous sommes trop loin de ce quartier, le défunt Tonton Albert ne pouvait pas tirer un fil depuis là-bas jusqu'à chez nous à Voungou pour nous éclairer gratuitement. Bon, si on n'a pas de courant c'est surtout parce que Voungou est encore un nouveau quartier. Ici il y avait autrefois les cimetières des Vili, la tribu qui vit vers la Côte Sauvage et qui mange les requins alors qu'il

y a d'autres poissons moins grands que ça dans la mer. Les chefs coutumiers des Vili ont rasé les jolis cimetières et ont vendu les parcelles sans consulter leurs morts. La vente de ces terrains était une bonne nouvelle pour ceux qui ne pouvaient pas en acheter dans les autres quartiers de Pointe-Noire où vivent les membres du Parti Congolais du Travail avec leur gros ventre et leur calvitie qui brille.

Notre cuisine est dehors, collée à la maison, comme un enfant que la mère porte dans le dos. Il n'y a pas d'accès direct pour y entrer, nous sommes obligés de contourner toute la maison. Les toilettes sont en face, bien éloignées de la cuisine, sans quoi les mauvaises odeurs vont entrer dans la nourriture qu'on est en train de préparer, et ça risque de nous couper l'appétit. D'ailleurs, elles ne méritent pas le nom de toilettes puisque c'est seulement quatre tôles que Tonton Mompéro a rassemblées pour éviter que les passants nous guettent depuis la rue. Quand j'ai envie de faire pipi ou quelque chose d'autre de très grave que je ne veux pas dévoiler ici sinon on va encore dire que moi Michel j'exagère toujours et que parfois je suis impoli sans le savoir, je dois prendre un seau rempli d'eau que je verse à la fin pour que la personne qui viendra après moi ne découvre jamais ce qui s'est passé avant. Mais attention, il faut que je sois vigilant car si je renverse mal l'eau, ça éclaboussera mes pieds, et les mouches me feront la guerre toute la journée.

Les Malonga et les Mindondo

Je passe devant la parcelle de la famille Malonga. Les trois femmes de Monsieur Malonga cuisinent toujours en plein air, au milieu de leur parcelle. Monsieur Malonga répond à ceux qui les critiquent qu'avant, à l'époque de leurs ancêtres lari, la nourriture se préparait à l'air libre sur trois pierres placées en forme de triangle, et tout se passait bien, les plats avaient un goût meilleur.

Les enfants Malonga, au nombre de onze, sont chargés de vérifier que le feu ne s'éteint pas, autrement leurs mères ne rempliront pas leurs assiettes au moment de manger. Kékélé, le grand frère, a douze ans, il passe son Certificat d'Études Primaires cette année, il n'a pas le même maître que j'avais lorsque j'étais à son niveau l'an passé, il est dans la classe de Monsieur Ngakala Bitekoutekou, un type pas très gentil qui chicotte les élèves parce qu'il voulait enseigner dans sa région au nord du pays, l'État n'a pas accepté sa demande et l'a envoyé chez nous dans le Sud pour montrer qu'il n'y a pas de tribalisme au Congo et que ce sont les impérialistes européens qui cherchent à nous diviser.

Les Malonga ne sont pas des capitalistes noirs, leur père discute parfois avec Papa Roger sous notre manguier. Les deux ne peuvent pas parler la même langue, nous on est des Babembe. Soit ils parlent la langue de Pointe-Noire, le munukutuba, soit ils parlent en français, mais en langue française Monsieur Malonga n'arrivera jamais au talon de Papa Roger. Par exemple, un jour mon père a utilisé le mot *symposium*. Monsieur Malonga est resté bouche bée parce que ce mot était tout neuf dans ses oreilles :

– *Symposium*, c'est quoi ça encore ? Vraiment, toi Roger, tu as des mots que même les Blancs se demandent s'ils sont dans leur dictionnaire !

Monsieur Malonga travaille dans le dépôt du magasin Printania au centre-ville, à côté de l'hôtel Victory Palace. C'est grâce à ce travail qu'il a des choses qui viennent tout droit de France, qui sentent la France et qu'on vend très cher au Printania. Mais Monsieur Malonga a aussi un autre travail le week-end, et c'est cet autre travail qui l'a rendu célèbre dans notre quartier. Des familles lui ramènent leurs garçons, et il leur fabrique des fétiches pour devenir forts dans la bagarre. Le fétiche le plus terrible s'appelle le *kamon*. Avec une lame Gillette, Monsieur Malonga blesse un peu les deux poignets de l'enfant, il verse dans ces plaies une poudre (un mélange de beaucoup de choses écrasées comme la dent de vipère, les poils de gorille, les feuilles de lantana et le venin d'abeille). Après ça, Monsieur Malonga fait une démonstration avec une bouteille vide qu'il frappe violemment contre la tête de l'enfant. Celui-ci ne sent

rien alors que la bouteille éclate en mille morceaux sur son crâne. Cela veut dire que lorsque ce garçon donnera un coup de tête à quelqu'un, ce malheureux verra mille étoiles et tombera demi-mort.

Monsieur Malonga a appris ces secrets dans son village de Mpangala où il se rend une fois par mois. C'est de là-bas qu'il ramène les dents de vipère et les poils de gorille. Quant aux feuilles de lantana ou au venin d'abeille, on peut les trouver dans les nouveaux quartiers de Pointe-Noire, ou bien derrière le cimetière Mont-Kamba où il y a encore un peu de brousse par-ci par-là, avec des animaux domestiques qui ont choisi de redevenir sauvages parce qu'ils ne veulent plus être les esclaves des humains.

Les filles n'ont pas droit au *kamon*, sinon les hommes ne les épouseront jamais, ils auront peur d'être tabassés, d'avoir honte dans le quartier. Moi je voulais que Monsieur Malonga me fasse le *kamon*, hélas Maman Pauline et Papa Roger ont refusé à cause du mauvais comportement d'un garçon nommé Claver Ngoutou-Nziété. Monsieur Malonga l'avait rendu très fort, tout le monde le fuyait, et il n'avait personne sur qui essayer son *kamon*. Il avait alors attaqué ses propres parents, un coup de tête à sa mère, un coup de tête à son père, les deux ont fini aux urgences de l'hôpital Adolphe-Cissé. Quand ma mère avait appris cette affaire honteuse à la radio, elle était allée dire à Monsieur Malonga que c'était inacceptable, que moi Michel jamais de la vie j'aurais droit au *kamon*, et que s'il me le faisait en cachette quand je rends visite à ses enfants, eh bien l'histoire finirait

à la police de Voungou, surtout que le commissaire Nkaba Na Moussosso est quelqu'un de notre propre ethnie...

Juste après la maison des Malonga, c'est celle des Mindondo. Ils ont construit en dur. Leur parcelle est entourée de murs en ciment. Chez eux ils ont des balançoires, des bicyclettes, des jouets neufs et une grande cuvette bleue pour leurs cinq enfants qui se vantent à gauche et à droite d'avoir une piscine alors que j'ai déjà vu la piscine de l'hôtel Victory Palace, donc je sais combien une vraie piscine est plus grande que la cuvette des Mindondo. Dans une piscine on peut nager de long en large, on peut sauter depuis une planche et plouf! tomber dans l'eau. Quand on a fini, on prend une serviette blanche, on s'essuie un peu avec, puis on l'enroule autour de la taille avant d'aller se reposer dans un fauteuil en plastique et lire des livres qui racontent des histoires faciles à comprendre. Or les Mindondo ne peuvent pas nager de long en large, ils ne peuvent pas sauter depuis une planche et plouf! tomber dans l'eau. Eux, ils s'assoient autour de leur cuvette, jettent dedans des canards en plastique, et les voilà qui se mettent à imaginer que ce sont des canards en chair et en os.

La porte de la parcelle des Mindondo est belle, en bois d'ébène, avec un petit trou qui s'ouvre et se referme parce qu'ils veulent voir la tête des visiteurs avant d'ouvrir. Ils savent que certains ne sont que des gourmands qui vont leur expliquer qu'ils passaient par là par hasard et qu'ils voulaient juste saluer les enfants. Or ces profiteurs ignorent

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CPI FRANCE
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2018. N° 130451 (XXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE